

## Histoire, roman et texte national : comment lire *L'été de l'île de Grâce*

Marilyn Randall

Volume 23, Number 1 (67), Fall 1997

Madeleine Ouellette-Michalska

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201345ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201345ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

### ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Randall, M. (1997). Histoire, roman et texte national : comment lire *L'été de l'île de Grâce*. *Voix et Images*, 23(1), 65–83. <https://doi.org/10.7202/201345ar>

### Article abstract

This reading of *L'été de l'île de Grâce* attempts to confront its function as a historical novel with the project, expressed in *La maison Trestler*, of a rewriting of official History from the point of view of the commonplace, the "banal." It is important to analyze both the historical foundations of the narrative as well as its function as a "national text" which, according to Jacques Pelletier, is to provide information about the individual and the world in order to effect the transformation of both. The reference to historical events and documents in *L'été de l'île de Grâce* provokes a reading of this novel through historical accounts of the typhoid epidemic of 1847. This confrontation between fiction and history enables us to uncover the mechanisms of the historical novel as genre, as well as to identify this particular novel as a "national text." With respect to the official History that it evokes, *L'été de l'île de Grâce* performs a double function: first of all, the History of Grosse Ile is largely absent from Québécois history manuals, such the novel proposes less a rewriting of this History than its writing, but it is a history written through the everyday. *L'été de l'île de Grâce* both informs the reader about the historical event, and transforms this History into the mythical dimensions of the national text.

# Histoire, roman et texte national : comment lire *L'été de l'île de Grâce*

Marilyn Randall, Université Western Ontario

---

*Cette étude met en rapport la spécificité de L'été de l'île de Grâce comme roman historique avec le projet, formulé dans La maison Trestler, de relecture de l'histoire officielle par le biais du quotidien. Tout en préservant soigneusement les détails événementiels de l'épidémie de typhus de l'été 1847, le roman se présente comme «texte national», dont la fonction, selon Jacques Pelletier, serait de proposer d'abord la connaissance et ensuite la transformation de soi et du monde. L'évocation de l'histoire événementielle dans L'été de l'île de Grâce nous amène à lire le roman à travers les documents qui constituent l'Histoire officielle, confrontation qui finit par dégager les mécanismes du roman historique en tant que genre, et situe le roman de Madeleine Ouellette-Michalska dans le contexte du roman national. L'histoire de la Grosse Île est un moment mal connu de l'Histoire du Québec. En ce sens, L'été de l'île de Grâce accomplit une double fonction: il propose moins une réécriture de l'Histoire officielle qu'une écriture de cette Histoire oubliée, par le biais du quotidien, du banal. Le récit fait d'abord connaître ce passage tragique et peu remémoré du passé national pour ensuite transformer l'essentiel de cette Histoire en lui donnant des dimensions mythiques, c'est-à-dire nationales.*

---

Le roman historique se dévalue au départ quand il s'offre comme histoire moins sérieuse que l'autre; il entre aussitôt en compétition avec l'Histoire elle-même, et y perd.

Hubert Aquin<sup>1</sup>

## L'Histoire dans le texte national

Si l'œuvre de Madeleine Ouellette-Michalska peut se caractériser par une seule formule, c'est sans doute celle de l'hétérogénéité des genres et

---

1. Hubert Aquin, «Projet de roman», 1<sup>er</sup> mai 1961, inédit. Cité dans Hubert Aquin, *Trou de mémoire*, édition critique de Janet Paterson et Marilyn Randall, Montréal, Leméac, coll. «Bibliothèque québécoise», 1993, p. xvii.

des styles. Du roman à l'essai, en passant par le journal intime, et, à l'intérieur même du genre romanesque, du postmoderne au plus traditionnel, la diversité semble être l'une des marques saillantes d'un corpus qui fait preuve d'une avidité de lecture certaine, d'un esprit informé non seulement de la littérature universelle mais, de surcroît, de l'actualité et de l'histoire événementielle. Dans un passage de *La tentation de dire*<sup>2</sup>, l'auteure fait le commentaire suivant sur la présence de l'histoire dans *La maison Trestler*<sup>3</sup>, roman qui aurait pour but d'« [i]llustrer les dessous du pouvoir, [de] dénoncer l'attrait de la mort et l'amour de la guerre entretenus par l'histoire officielle » (*TD*, 138) :

L'histoire événementielle — autre mot pour l'histoire officielle — privilégie les stratégies, l'établissement des rapports de forces qui donnent le pouvoir, le consolident, le restaurent. L'histoire quotidienne s'attarde au détail, à des réalisations infimes, à des initiatives créatrices qui n'ont souvent rien d'exemplaire. La banalité est parfois le refuge de l'essentiel. (*TD*, 138)

Or, en dépit de cette préférence annoncée pour l'histoire quotidienne ; en dépit de la volonté de dénoncer la force de l'Histoire qui aurait pour effet, entre autres choses, de faire taire la voix et l'histoire féminines, une part importante de l'œuvre de Madeleine Ouellette-Michalska — qu'il s'agisse de l'essai, du journal ou du roman — semble se fonder inéluctablement sur cette pierre de touche que constitue l'Histoire officielle. Paradoxe inévitable, il faut d'abord évoquer l'Histoire avant de la dénoncer ; paradoxe aussi que ce discours d'une auteure qui refuse l'étiquette de *féministe* en même temps qu'elle redonne voix aux femmes rendues muettes par le discours historique<sup>4</sup>. Malgré la préférence

2. Madeleine Ouellette-Michalska, *La tentation de dire*, 1985, Montréal, Québec/Amérique, p. 9. Désormais, toutes les citations tirées de ce texte seront suivies, entre parenthèses, du sigle *TD* et de la page. Ce journal, on le sait, n'est pas strictement intime. L'auteure affirme en effet :

Ce livre eut comme point de départ une diffusion à Radio-Canada FM dans la série *Journal intime* de l'été 1984.

Par la suite, il y eut des ajouts, des remaniements, des transformations. Les textes d'origine se sont ouverts en de nombreux cahiers dont je n'avais prévu ni l'aboutissement, ni l'orientation. (*Ibid.*, p. 9)

3. *Id.*, *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1984. Désormais, toutes les citations tirées de ce texte seront indiquées, entre parenthèses, par le sigle *MT* suivi de la page.
4. Au colloque « Les femmes et les mots » à Vancouver, Madeleine Ouellette-Michalska donne une conférence sur les tendances de la critique féministe :

Je dis qu'il n'existe pas plus de critique féministe qu'il n'existe de littérature féministe. L'art, la littérature, la critique ne peuvent être réduits à un engagement social ou à une fonction politique. L'écriture définie par le *iste* est une écriture de circonstance, qui disparaît avec les motivations qui la suscitent. [...]

Pour le reste, si une étiquette est absolument nécessaire, il suffit de parler d'inscription du féminin lorsque le texte rend des préoccupations, des rythmes, des pulsions, des valeurs, sur un mode féminin. [...]

pour la banalité du fait divers et du quotidien, de la mémoire du corps et du sang, l'Histoire officielle est souvent le canevas sur lequel se tissent les récits. Même le journal, lieu de réflexion personnelle, de rappel des expériences quotidiennes, qui vont des rencontres faites en voyage aux commentaires sur la vie privée et l'écriture, est imprégné d'analyses sociopolitiques sur l'actualité locale et mondiale la plus percutante.

La présente réflexion sur l'Histoire, dans les écrits de Madeleine Ouellette-Michalska, porte particulièrement sur la fonction de l'Histoire officielle, qui sous-tend ce qu'on peut appeler, dans le contexte québécois, «le texte national». Il ne s'agit pas exactement d'intertextes, dont on reconnaît l'importance dans l'œuvre, mais de l'apport presque pédagogique d'une œuvre qui présuppose un lectorat appartenant à une tradition fortement marquée par l'importance du souvenir historique : «Un peuple qui lit peu était bien obligé de prendre pour devise *Je me souviens.*» (*TD*, 101) Dans une telle tradition, le savoir historique se rapproche souvent du mythe, et la croyance tient parfois lieu de connaissance, tandis que l'Histoire officielle, celle qui se crée et se transmet par l'écriture et la lecture, constitue une affaire d'élite, d'hommes instruits, un territoire privé et difficile d'accès ; la mémoire nationale, par contre, celle qui se propage et se perpétue par d'autres voies — une tradition orale, une mémoire familiale, des souvenirs ancestraux acquérant une stature mythique — est du domaine public, voire populaire, et appartient à tous.

Or, en dépit du parti pris contre l'Histoire officielle, on constate dans l'œuvre un certain attachement, voire un attachement certain à cette même Histoire. Comment faire la part de la transmission et de la dénonciation de l'Histoire dans des textes qui sont, force est de l'admettre, des romans historiques? Qu'il s'agisse d'une historiographie dite postmoderne ne change rien à la question : la lecture de *La maison Trestler*, comme celle de *L'été de l'île de Grâce*<sup>5</sup>, ne va pas sans une immersion dans une époque historique et des événements qui ne sont fictifs que dans le sens le plus canoïque du roman historique. On ne soupçonnerait jamais l'auteure d'avoir manqué à son obligation de chercheur du passé national, dont les traces sont évidentes dans les romans. Lors de sa visite chez le vieil historien «du dimanche», la narratrice de *La maison Trestler*, qui est, en fait, l'auteure fictive d'un roman intitulé *La maison Trestler*, note «minutieusement chacune des informations reçues» (*MT*, 237) : elle cherche une exactitude historique à laquelle elle ne croit pas, mais qui la fascine pourtant. La photo

---

Classer, c'est séparer, étiqueter, isoler. Or, il n'est pas de plus sûr moyen de disqualifier un texte que de lui donner du *iste* — féministe, nationaliste, marxiste, révisionniste, etc. (*TD*, 57-58)

5. Madeleine Ouellette-Michalska, *L'été de l'île de Grâce*, Montréal, Québec/Amérique, 1993. Désormais, l'expression *L'été* renvoie à ce texte. Toutes les citations tirées de ce texte seront suivies, entre parenthèses, du sigle *EG* et de la page.

de J. J. Trestler confirme l'amour qu'elle imagine chez Catherine pour son père; l'information recueillie lui permet de corriger la situation du manoir des de Lotbinière. Mais ses propres souvenirs finissent par déformer le décor du bureau où elle a rencontré l'historien et elle refuse de privilégier l'Histoire officielle aux dépens de sa propre reconstruction fictive :

J'avais eu raison de lire comme des romans ces récits d'exploits et de batailles auxquels les historiens, qui m'en avaient livré les épisodes, n'avaient jamais assisté. Et auraient-ils été présents sur les lieux du désastre que mes doutes eussent encore été fondés, le parti pris du sens commun, de la politique, l'aveuglement des sens suffisant à orienter le jugement. L'Histoire avec un grand H, c'était d'abord un genre littéraire doté d'un style, de règles, de procédés d'écriture. C'était, de toutes les histoires possibles, celle que l'on choisissait à des fins qui ne se révélaient que plus tard. Et dans ce dévoilement, le temps aussi faisait son œuvre. (*MT*, 239)

Le quotidien, le banal, le menu détail, les oublis de l'Histoire : voilà le domaine de la remémoration qu'offrent ces récits qui font de l'Histoire tout en racontant une histoire *autre*. Mais le souci du détail historique fait en sorte que la toile de fond du quotidien est inéluctablement l'Histoire, faute de quoi on fait de la fiction toute pure, de la fantaisie, un autre genre de mensonge. L'imbrication de la fiction quotidienne et de l'Histoire officielle n'a rien de nouveau ni de surprenant dans le roman historique qui vit justement de cette coexistence. En matière d'invention romanesque, il est probablement aussi impossible d'échapper à l'Histoire qu'à ses expériences personnelles et à ses lectures formatrices, d'autant plus que le but explicite est de dénoncer l'emprise de cette Histoire.

Les récits historiographiques de Madeleine Ouellette-Michalska, on l'a dit, pourraient se ranger dans la catégorie du «texte national», c'est-à-dire celui qui exprime, pour les lecteurs d'une littérature définie par son appartenance à un groupe national, un réseau ou un complexe de préoccupations qui semble ou bien marquer la conscience identitaire de ce groupe, ou bien être marqué par cette conscience. On reconnaît ces textes à une certaine continuité dans leur vision identitaire, qui s'explique mal sur le plan esthétique ou sur celui de l'idéologie explicitement exprimée. On n'a qu'à songer à *Maria Chapdeleine* de Louis Hémon, à *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard, à *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, à *Prochain épisode* de Hubert Aquin, aux *Belles-sœurs* de Michel Tremblay, à *L'homme rapaillé* de Gaston Miron, à *L'afficheur hurle* de Paul Chamberland et à *Speak White* de Michèle Lalonde, pour ne nommer que quelques textes classiques, afin de saisir immédiatement l'air dans lequel baigne le «texte national»; mais le définir, voilà une entreprise plus hardie<sup>6</sup>. Ce texte national, c'est sans doute

6. Il est significatif que cette liste, toute personnelle et loin d'être exhaustive, corresponde au canon québécois traditionnel et s'arrête vers la fin des années 1960. Faudrait-il en conclure à la fin du «texte national»? Évidemment pas, d'après les travaux de Jacques Pelletier (*Le roman national*, Montréal, VLB éditeur, coll. «Essais critiques», 1991 et *Le*

celui qui est moins le reflet d'une société environnante que sa contestation, tout en lui ouvrant des voies nouvelles pour l'avenir. Cette définition, qui pourrait être la définition traditionnelle de tout chef-d'œuvre littéraire, prend un sens spécifique dans le contexte national, car la société environnante est inéluctablement celle du présent national, que le roman vise, et vise à créer, tout en nommant et en décrivant le réel, le passé. Jacques Pelletier se demande comment les textes se manifestent « à la fois comme *produits* et comme *agents* de l'histoire<sup>7</sup>. » Comme lui, nous voyons dans le texte national un rapport à la fois à l'*être* et au *devenir* de la nation :

L'écriture nous ramène sans cesse à nos lieux d'appartenance, à nos solidarités naturelles et à nos engagements. Elle nous invite à repenser nos rapports à autrui, ce en quoi elle se révèle [...] entreprise de connaissance et par suite de transformation de soi et du monde et, pour ce qui nous concerne plus particulièrement, du Québec<sup>8</sup>.

Dans *La tentation de dire*, Madeleine Ouellette-Michalska évoque implicitement la notion de texte national : pour une part mémoire inconsciente, pour une part mémoire corporelle, le texte national interroge la relation entre le territoire et l'écriture, relation qui, au Québec contemporain, risquerait de se fondre dans une banalité économique et utilitaire. C'est en se promenant sur la terrasse Dufferin et dans la haute-ville de Québec que l'auteure se demande « à quel espace économique et culturel appartient notre littérature, à quelle indigence et à quelle représentation suicidaire de nous-mêmes nous souscrivons... » (*TD*, 153) La réponse se lit comme une définition à l'envers du texte national :

[...] ici on n'écrit pas pour participer à un dynamisme culturel, pour transformer ou célébrer le réel [...]. On barbouille du papier pour faire *la preuve de* [...]. Faites la preuve de l'existence d'un territoire nommé Québec. Faites la preuve d'un système de gestion parallèle lourd de paperasse et de technocratie [...]. Des livres paraissent. Que demander de plus. (*TD*, 155)

Ici, on constate l'écart entre la littérature nationale et sa fonction authentique, *créatrice*, son altération qui aboutit au *témoignage* dérisoire

---

*pois de l'histoire*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1995), ainsi que la présente réflexion. Pourtant, il faut se garder d'une confusion qui risque d'être faite entre « texte nationaliste » et « texte national », les exemples de l'un coïncidant souvent avec l'autre. Il importe également de distinguer entre texte national et roman historique, coïncidence que l'on sait pourtant fréquente dans la formation d'une conscience identitaire nationale. Comme l'a déjà fait remarquer Georges Lukács, « [l]'appel à l'indépendance nationale et au caractère national est nécessairement lié à une résurrection de l'Histoire nationale, à des souvenirs du passé, à la grandeur passée, aux moments de honte nationale, que cela aboutisse à des idéologies progressistes ou réactionnaires. » (Georges Lukács, *Le roman historique*, Paris, Payothèque 1972 [1965], p. 24) Or la « résurrection de l'Histoire nationale » est un phénomène plutôt propre au XIX<sup>e</sup> qu'au XX<sup>e</sup> siècle québécois, en dépit du fait que les trente dernières années de ce siècle ont été particulièrement marquées par « l'appel à l'indépendance nationale et au caractère national ». Il y aurait lieu de s'interroger sur le retour à l'Histoire dans le contexte du roman national contemporain.

7. Jacques Pelletier, *Le roman national*, p. 11.

8. *Ibid.*, p. 237.

d'une réalité préexistante dont la facticité, voire la fausseté, est implicitement suggérée. Entre l'écriture, acte de création du réel, et l'écriture, témoignage du réel, on sent se profiler une hésitation quant à l'existence même de ce «réel» dont le livre est censé fournir la preuve. Au lieu de participer à la création de la nation, la littérature nationale est réduite à un fonctionnalisme secondaire qui n'est pas sans évoquer la réduction de la Nation au fonctionnarisme de l'État. La tension, implicite dans l'œuvre, entre la présence de l'Histoire et sa dénonciation vient peut-être justement de la lutte contre la dégénérescence de la littérature nationale, dont le dynamisme ou la célébration du réel s'affaiblissent au profit d'une production technocratique et fonctionnelle. Faire retrouver au texte national son rôle authentique, c'est-à-dire sa participation à la *création* de la nation — création qui implique à la fois la connaissance et la transformation —, voilà l'une des visées premières de cette œuvre.

Dans *La maison Trestler*, grâce aux stratégies que Janet Paterson a identifiées comme appartenant au postmodernisme québécois<sup>9</sup>, le métadiscours sur l'Histoire et sur la fonction romanesque est suffisamment explicite pour que l'enjeu entre l'Histoire officielle et l'histoire quotidienne, banale — celle des femmes, et de la mémoire de la peau et du sang — soit ouvertement thématiqué. En passant de ce roman riche, savoureux et énigmatique à *L'été de l'île de Grâce*, on est d'abord confronté à une énigme d'un autre ordre: notamment, l'aspect traditionnel de ce texte où se dérobent toutes nos stratégies de lecture «postmodernes». On cherche vainement dans *L'été* la trace des stratégies inscrites dans *La maison Trestler*: prolepses et analepses, narration à multiples voix et à multiples subjectivités, présence du narrateur-scripteur entretenant un discours auto-réflexif sur sa propre écriture et sur la littérature et l'Histoire en général. À première vue, rien de plus traditionnel que ce roman historique traitant de l'été de 1847, pendant lequel la Grosse Île recevait par milliers de pauvres émigrants Irlandais souffrant et mourant du typhus. Pour les lecteurs de l'œuvre de Ouellette-Michalska, *L'été* surprend par sa narration impersonnelle et linéaire, par son intention claire de broser le portrait historique, social et politique d'une époque; d'un point de vue esthétique, il s'oppose complètement à *La maison Trestler*. L'on y constate également l'absence quasi totale d'un discours explicitement axé sur des questions nationales: la mise en scène de ce fléau aux dimensions surhumaines et internationales semble élever le récit au-delà des questions de partisanerie et de politique locale. Observons-le de plus près pour essayer de comprendre ce «retour au roman» qui semble à première vue une évolution à rebours<sup>10</sup>.

9. Janet Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.

10. L'expression «retour au roman» provient de Claude Dessureault, critique cité au début de la deuxième édition de *L'été*, Québec/Amérique, 1995, n.p.

### L'Histoire de *L'été de l'île de Grâce*

L'action commence en mai 1847 et se termine à la fin d'octobre de la même année. Évoquant, au début du récit, l'épidémie de choléra de 1832 comme un passé lointain, le roman remémore toute une fresque historique, une époque agitée non seulement par l'épidémie, mais par la révolution. Suivant à la trace les pas du médecin Milroy, le narrateur omniscient commente le vieux Parlement de Québec en ces termes : « *Mais cet édifice, où s'étaient tenues les séances du Parlement jusqu'à la colossale insurrection de 1837, qui avait entraîné la dissolution de l'Assemblée par le gouvernement impérial, gardait toute sa valeur symbolique.* » (ÉG, 192, c'est moi qui souligne) Voilà une phrase tout à fait typique à la fois de ce roman et d'une narration relevant de la plus pure tradition réaliste. À première vue, les jugements exprimés peuvent être attribués à l'un des deux pôles d'une dichotomie aussi simple que classique : ce sont ou bien ceux d'une subjectivité narrative qui se dévoile derrière le masque de l'objectivité ; ou bien ceux du personnage Milroy qui s'énonce par l'entremise du narrateur omniscient. Mais cette légère confusion de perspective, qui correspond à nos habitudes de lecture traditionnelles, est vite résolue. Il est en fait impossible d'attribuer la réflexion au sujet de l'insurrection de 1837 à la conscience de Milroy « devenu spectateur » (ÉG, 190) : provenant d'une voix carrément extra-hétérodiégétique, les écarts à l'objectivité que nous avons soulignés dans la phrase citée révèlent la présence d'une conscience narratrice plutôt qu'ils n'expriment les jugements du personnage. On constate en effet dans le contenu des deux propositions relatives (« où s'étaient tenues les séances du Parlement jusqu'à la colossale insurrection de 1837, qui avait entraîné la dissolution de l'Assemblée par le gouvernement impérial ») non seulement la volonté d'information qui anime le roman réaliste et historique, mais une visée nettement pédagogique.

C'est en ce sens que l'évocation de la Rébellion de 1837 est particulièrement intéressante. Quel point de vue doit-on adopter pour considérer comme « colossale » cette insurrection qui, si elle est devenue l'un des événements fondamentaux de l'histoire du Québec, était quand même un phénomène démographiquement et militairement limité ? En fait, cette qualification ne correspondrait guère à celle que poserait un contemporain bourgeois, un Écossais par-dessus le marché, dont on ignore les couleurs politiques, sinon qu'on le sait fidèle serviteur du gouvernement impérial. Elle ne correspond pas non plus aux jugements de l'Histoire officielle, évoquant plutôt un mythe national : on y lit une tradition post-historique et un parti pris idéologique qui ne sauraient être ceux du docteur Milroy.

Cette lecture se confirme par l'ignorance historique que le narrateur attribue à Milroy, qui ne comprend pas tout à fait la signification de la situation qui dominera sa vie pendant tout un été. L'ignorance du docteur s'explique par le fait qu'il ne partage pas la perspective historique qui

informe les jugements de la voix narratrice. Celle-ci n'est ni objective ni simple reporteur de la perspective des personnages, mais elle fait plutôt constamment intervenir dans la narration des jugements historiques étrangers aux personnages, pour communiquer au lecteur un savoir et une compréhension du passé national que ne possèdent pas les personnages :

Les affirmations glorieuses montaient vers les remparts et se répandaient sur la terrasse bondée longeant la ville en liesse qui, en ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ignorait qu'elle jouirait du privilège ingrat d'être la seule ville nord-américaine à entrer dans le XX<sup>e</sup> siècle avec ses fortifications<sup>11</sup>. (*ÉG*, 39)

Pendant cet été de 1847, Québec accueillerait plus d'immigrants que New York et Boston réunis. Mais le docteur Milroy l'ignorait à l'instant où il tenait cette réunion. (*ÉG*, 109)

Cette intention manifeste de transmettre un savoir sur les événements historiques fournit à la fois le prétexte et l'énigme de ce roman dans le contexte de l'œuvre de Madeleine Ouellette-Michalska. Si la « vérité » de l'Histoire dans *La maison Trestler* fait l'objet d'un métadiscours contestataire explicite, tel n'est pas le cas dans *L'été*. Ce « retour au roman » se lit également comme un retour au roman historique, voire à l'Histoire.

Le récit raconte l'été du docteur Milroy, médecin écossais chargé de l'administration de l'île de la quarantaine, la Grosse Île, connue dans le texte sous le nom qu'elle « avait déjà porté » (*ÉG*, 4) : l'île de Grâce. Le docteur doit quitter sa femme francophone et ses enfants pour passer l'été parmi les pestiférés, au cœur de l'épidémie, s'éloignant ainsi de sa condition bourgeoise et risquant sa vie. Tissé dans les entrelacs du récit historique, qui raconte l'évolution de la peste et des efforts largement inefficaces des médecins pour la contrôler, se lit une deuxième histoire, celle de la servante Persévérance, vouée aux soins du docteur qu'elle « aim[er] d'un amour impartagé » (*ÉG*, 78), sans l'avouer. Versée dans les secrets de la médecine naturelle et holistique, Persévérance en vient peu à peu à suppléer l'échec de la science et des hommes scientifiques par les soins non seulement corporels mais profondément spirituels qu'elle prodigue aux malheureux habitants de l'île. À leur propos, elle dit à Milroy :

Ce que vous avez vu là-bas n'est que leur corps de chair, le corps prêté à l'âme qui survit à tous ces malheurs. Leur corps de lumière est toujours vivant. Il vivra plus longtemps que le cimetière, plus longtemps que l'île ou même le continent. (*ÉG*, 152)

Malgré cette foi en la vie éternelle de l'âme face aux défaillances du corps, Persévérance ne néglige celui-ci en rien. Chez elle, l'esprit et le corps ne font qu'un, et la santé spirituelle est une conséquence naturelle

11. Il y a certaines différences entre l'édition de 1993 et celle de 1995. Dans cette dernière, on lit : « Les affirmations glorieuses franchissaient les remparts et se répandaient sur la terrasse bondée longeant la ville en liesse qui ignorait alors qu'elle serait la seule ville nord-américaine à entrer dans le XX<sup>e</sup> siècle avec ses fortifications. » (*Ibid.*, p. 28)

de la santé corporelle. En même temps qu'elle administre ses produits quasi miraculeux au corps, Persévérance soigne aussi ses besoins profonds de socialité et de spiritualité, en commençant par l'exercice physique : « Ces gens sans famille et sans occupation étaient démoralisés pour la plupart. Pour augmenter en eux l'énergie vitale qui leur permettrait de se rétablir, il fallait les faire bouger. » (*ÉG*, 89) Suivent le chant, l'enseignement du français et, peu après, l'administration de son sirop mystérieux, plus efficace que tous les médicaments des médecins. Cette femme simple et pourtant savante est aussi détentrice d'histoires et de l'Histoire :

[...] elle se mit à raconter des faits vécus et des histoires probables qu'elle donna pour véridiques, faisant défiler sous leurs yeux [à Berthe et à Angélique] une série de personnages dont l'extravagance étonnait.

[...] [E]lle évoquait des scènes de la grande épidémie de choléra de 1832, brossait un tableau saisissant de l'incendie de Québec qui faisait rage le jour où elle traitait les fièvres puerpérales d'une voisine avec des infusions d'aspérule, ce muguet des bois à l'odeur de vanille dont l'action s'était révélée prodigieuse. Ses histoires s'enchaînaient les unes aux autres, allongées de péri-péties qu'annonçait un léger mouvement de la main, ou ce « Ah, vous savez » qui laissait planer un moment d'incertitude dans l'esprit de Berthe et d'Angélique, filles simples qui connaissaient surtout le langage des nécessités quotidiennes. (*ÉG*, 96)

Ainsi, au fur et à mesure que progresse le récit, Milroy, son prétendu héros et celui de l'île, s'éclipse derrière la figure de cette femme prodigieuse qui possède non seulement des talents de cuisinière et de nourrice remarquables, mais qui est historienne, médecin, pédagogue, botaniste, poète et véritable alchimiste :

L'alchimie des plantes et la magie des mots devenaient une seule et même chose. Tout cela participait du même prodige : la langue et les doigts créaient quelque chose qui possédait le pouvoir de se précipiter dans des formes ou des textures nouvelles. (*ÉG*, 87)

Le récit de l'été de l'île de Grâce trace un long dépérissement : évidemment, les choses vont de mal en pis dans cet enclos envahi de plus en plus par des hordes toujours croissantes de mourants. Quand le docteur Milroy tombe malade lui aussi, c'est par les soins de Persévérance qu'il revient à la santé. À la fin du récit, elle apprend qu'elle aime danser dans les bras de Milroy qui lui fait, avant de partir, le don dérisoire d'un mouchoir qui vient de la ville, ainsi que d'une photo de ses enfants et de sa femme. Le départ du docteur de l'île cruelle est accompagné de l'apparition d'un papillon bleu qui « vint se poser sur le pot de géranium qu'il tenait toujours entre ses bras » : « Il sourit. Il avait toujours cru que la vie dépassait, par ses audaces farfelues ou son implacable cruauté, le plus invraisemblable des romans. Mais voilà que l'histoire allait se terminer sur une image de roman-feuilleton<sup>12</sup>. » (*ÉG*, 351)

12. Dans l'édition de 1995, on lit : « [...] par ses audaces ou sa cruauté [...] » (*Ibid.*, p. 360)

Sur ce ton de roman-feuilleton se termine également le récit qui renvoie le héros dans une famille que l'on connaît à peine, aux côtés d'une femme dont on ne sait presque rien, sinon qu'elle se fait appeler «Darling». Cette fin de roman sépare le héros de sa bonne Persévérance, celle qui l'avait soutenu, soigné, guéri et, finalement, aimé d'un amour trop bon et trop pur pour être reconnu comme étant de l'amour. On quitte le roman avec cette impression que tout n'est pas dit, que la vraie histoire est ailleurs — peut-être à Québec où la vraie vie de Milroy reprendra, ou plutôt chez Persévérance. La fin de l'épidémie la laisse démunie, sans fonction ni avenir. Cherchant pour elle une situation qui conviendrait «au tempérament indépendant et créateur de cette femme qui aimait prendre des initiatives, administrer elle-même son temps» (*ÉG*, 348), Milroy lui propose un poste dans le nouvel orphelinat ouvert pour soigner les orphelins de l'épidémie.

La fin de l'histoire marque alors une étape dans la transformation de Persévérance en la projetant vers un avenir qui s'annonce comme le prolongement d'un processus déclenché pendant cet été de grâce. De la sphère domestique circonscrite par la cuisine et la maison du docteur, elle conquiert l'espace clos de l'île pour aboutir finalement à la sphère publique. Sa trajectoire trace en quelque sorte une histoire de professionnalisation du savoir féminin qui, s'il est toujours voué au service des autres et s'acquiert par le biais d'un homme, évoluera dorénavant dans un domaine où le docteur est absent tout en fournissant à Persévérance un travail en quelque sorte parallèle au sien. Et cette transformation est soulignée par le deuxième don que Persévérance reçoit de la part d'un homme: celui de la science elle-même, représentée par le microscope que lui lègue le chimiste Lechaunay qui, d'adversaire, est devenu allié, tant le savoir de l'une rejoint et complète la science de l'autre. Parmi tous les personnages, seule Persévérance bénéficie d'une évolution importante, marquée non seulement par l'entrée dans un monde essentiellement masculin, voire professionnel, mais aussi par sa disponibilité à l'amour et au plaisir: la fin du récit lui apprend non seulement qu'elle aime danser, mais le don du microscope provoque chez elle un plaisir qui révèle «l'enfant qu'elle n'a jamais pu être» (*ÉG*, 350).

Les mois ont passé et, avec eux, la mort a persisté, on dirait même triomphé. Ce n'est pas la médecine, mais la courbe naturelle de l'épidémie et le changement des saisons qui mettent fin au récit. Au fond, rien n'est arrivé, sauf la mort; elle s'est installée pour un temps, puis s'en est allée; le récit bascule ainsi dans une fin aussi calme que la durée longue et monotone des décès sans fin de l'été de l'île de Grâce.

### L'Histoire dans *L'été de l'île de Grâce*

Le poids de l'Histoire, une Histoire relativement peu connue, à côté de celles, plus souvent chantées, des moments plus glorieux du passé du

Québec<sup>13</sup>, donne tout son sens au roman. C'est une histoire où les grands événements sont ailleurs; où vivre, comme aimer, veut dire repousser la mort. Sur le fond terne de cette histoire, seule se détache la figure de Persévérance, dont l'évolution vers la maîtrise d'un savoir tout naturel, voire maternel, émerge comme centre d'intérêt. En cela, *L'été de l'île de Grâce* rejoint bien les préoccupations explicites de l'auteure de *La maison Trestler* et de *La tentation de dire*: Persévérance se donne comme la vraie héroïne de l'histoire, comme son point de mire, attirant vers elle tous les dessous de l'Histoire officielle, auxquels les lecteurs des œuvres précédentes étaient en mesure de s'attendre.

Dans ce récit où les événements historiques de l'été de 1847 sont le fond sur lequel évolue la fiction de Persévérance, il y a pourtant un autre protagoniste: c'est l'*Histoire* elle-même qui, dotée de son H majuscule, devient véritable personnage dans le récit, personnage antagoniste et implacable qui se dresse contre la volonté des plus faibles ou bien se lie avec les représentants du pouvoir contre leurs victimes<sup>14</sup>:

[Agnès] n'était pas sur place lors du drame [l'épidémie de 1832], et l'Histoire chargée de leur apprendre la somme des progrès et des fléaux qui marquent une époque n'était pas encore écrite<sup>15</sup>. (*ÉG*, 13)

Le shérif Bernard de Lanaudière, qui défendait avec une vigilance obstinée la logique déconcertante de l'Histoire, crut deviner ses pensées. (*ÉG*, 25)

Se croyant victimes d'une nouvelle trahison d'Histoire, et craignant d'être exterminés sur une terre où ils retrouvaient des soldats portant l'uniforme anglais, plusieurs tentèrent de s'échapper des charrettes<sup>16</sup>. (*ÉG*, 45)

- 
13. Je consulte mes classiques que je trouve soudain inadéquats: Jean Hamelin (dir.), *Histoire du Québec*, Montréal, France-Amérique, 1977: aucune mention; Jacques Lacoursière, *Histoire populaire du Québec*, Québec, Septentrion, t. 3, 1996: aucune mention; Michel Veyon, *Dictionnaire des noms propres québécois*, Montréal, Larousse Canada, 1989, une demi-colonne: «En 1847, sur 96 000 immigrants (dont 54 000 Irlandais), près de 20 000 moururent de maladie, dont plusieurs milliers à la Grosse Île. (Un grand nombre d'orphelins, irlandais surtout, furent à cette époque recueillis ou adoptés par des familles québécoises)»; John A. Dickinson et Brian Young, *A Short History of Québec*, Toronto, Copp Clark Pittman Ltd, 1993, p. 174: «In 1847, about a third of the 60,000 Irish immigrants quarantined at Grosse Ile died of cholera; gravediggers on the island were paid \$4 a day and used hooks to drag the dead to open graves.» («En 1847, près du tiers des 60 000 immigrants irlandais mis en quarantaine à Grosse Île moururent du choléra; les fossoyeurs de l'île étaient payés 4 \$ par jour et se servaient de crochets pour traîner les corps dans les tombes ouvertes.» C'est moi qui traduis.) L'épidémie appartient sans doute à l'histoire de l'immigration britannique, à l'histoire des Irlandais, plutôt qu'à celle du Québec proprement dit.
14. Notons que ces quelques citations ne rendent pas justice à l'ampleur de la présence de l'Histoire dans ce roman. D'autres exemples se trouvent aux pages 106, 146, 168, 345.
15. L'édition de 1995: «[Agnès] n'était pas sur place lors du drame [l'épidémie de 1832], et l'Histoire n'avait pas encore fait la somme des victoires et des fléaux qui caractérisaient son époque.» (Madeleine Ouellette-Michalska, *L'été de l'île de Grâce*, p. 1)
16. L'édition de 1995: «Se croyant victimes d'une nouvelle trahison d'Histoire, car ils avaient reconnu l'uniforme des soldats qui les surveillaient, plusieurs tentèrent de s'échapper des charrettes.» (*Ibid.*, p. 33)

Si *L'été de l'île de Grâce* propose l'histoire d'une Histoire qui ne se raconte pas souvent, celle-ci est néanmoins ancrée solidement dans les faits glanés dans les ouvrages historiques, dont certains sont évoqués à la page de remerciements. Ainsi, le roman ne manque pas d'être « instructif », comme le dit Andrée Poulin dans *Le Droit*<sup>17</sup>, ou de donner « le portrait sensible d'une époque<sup>18</sup> », selon Claude Dessureault dans *Voir Québec*. Ce faisant, le roman devient en même temps un exemple du « texte national » : il fait sortir l'Histoire des limbes officielles pour la faire rentrer dans l'imaginaire et dans le mythique par le biais de ces dessous qui font émerger la mémoire nationale. Si le texte national vit par le mythe, par ce qui ne saurait être que de la fiction, de l'invention, il ne saurait non plus ignorer les incontournables « fictions » de l'Histoire officielle.

Quelle est alors la part du texte national dans ce roman ? On a vu que la définition du texte national fait appel à une fonction pédagogique (informer) comme à une fonction transformatrice ; il est à la fois produit et agent du réel qu'il se doit de célébrer, de transformer, voire de créer. Cette fonction apparaît d'abord chez le personnage de Persévérance, celle qui fait de cette histoire un roman s'érigeant contre et indépendamment de l'Histoire officielle. Sans la fiction de Persévérance, personnage d'une stature véritablement mythique, le récit ne se distinguerait guère de ceux dont il veut être la contestation et la correction. La fiction qui corrige l'Histoire tout en la faisant vibrer au rythme du mythe national, c'est celle du corps et du sang dont on se souvient au-delà de la politique et des détails de l'époque. La lutte de Persévérance contre l'épidémie rejoue, sur le plan fictif, la lutte mythique du bien contre le mal, de la vie quotidienne contre la force écrasante de l'Histoire. Cette lutte se déploie sur une autre scène, car le texte propose un deuxième récit en contrepoint de celui de la lutte contre l'épidémie : celui d'un conflit subtil, et pourtant insistant, entre Britanniques et Canadiens français. C'est donc, en deuxième lieu, par l'évocation de cette lutte que le texte remplit sa fonction de texte national et rejoint le contexte contemporain.

La relation entre Britanniques et Canadiens français est d'abord figurée par le couple James Milroy, écossais, et sa femme Agnès Frémont, de souche canadienne-française. Le récit n'est jamais explicite au sujet du passé ni de la nature interculturelle de cette alliance, qui semble faire subtilement le pont entre deux peuples, voire entre peuple et dirigeants. De la même façon, la complicité entre Milroy et Persévérance traverse les distances non seulement culturelles mais aussi socio-économiques qui les séparent. La relation établie entre les Irlandais et Persévérance est une troisième figure de cette alliance interculturelle où les différences linguis-

17. Andrée Poulin, citée au début de l'édition de 1995, n.p.

18. Claude Dessureault, *ibid.*, n.p.

tiques sont facilement surmontées par le langage du corps, de la nature et de la religion catholique, qui leur servent de voie de communication. Éloignant explicitement le conflit de la scène des relations interpersonnelles, le récit en projette les enjeux sur le plan strictement politique, national, même international. Ainsi se fait une distinction claire entre l'Histoire, force abstraite mais déterminante de la vie quotidienne, et cette vie banale où les individus se lient dans une lutte commune contre cette force inhumaine qui les contrôle et avec laquelle ils refusent toute complicité. En termes de roman historique, *L'été* nous présente bien une vision de l'histoire racontée, selon l'expression de Luckács, « d'en bas », c'est-à-dire « du point de vue de la vie populaire <sup>19</sup> ».

Lorsque le récit insiste sur la division entre le peuple et les dirigeants du pays, c'est plutôt sur le plan collectif qu'individuel :

Nés dans une ville que n'avait épargnée aucune catastrophe naturelle, et déçus par des assiégeants tantôt alliés, tantôt rivaux — mais tous des protestants qui parlaient anglais, aimaient le whisky et dont les prêtres prenaient femme et maison —, les habitants avaient les nerfs à vif. (*ÉG*, 191)

Le point de mire de cette tension en sourdine est la politique impériale, source explicite de l'épidémie. Premièrement, les « landlords » irlandais voulaient se débarrasser de leurs « indésirables » (*ÉG*, 41), qui formaient une « population affamée que le gouvernement impérial souhaitait éloigner de son territoire » (*ÉG*, 108). Pour leur part, les Irlandais ne rêvaient que d'améliorer leur sort en émigrant en une Amérique mythique, en l'occurrence aux États-Unis. Mais l'arrêt de l'immigration américaine détourna l'exode vers le Canada, terre de passage qu'il fallait chercher à fuir par la suite. Ajoutons à cette difficulté le fait que la métropole désirait augmenter la population britannique de la colonie, et on voit que l'épidémie à Québec a comme source directe ce gouvernement : « Or il fallait peupler rapidement cette colonie d'outre-mer, appelée à compenser la perte des territoires américains où l'Europe voulait émigrer, en offrant des billets au plus bas tarif. » (*ÉG*, 57)

19. Selon Georges Lukács, le développement le plus décisif dans le roman historique moderne a été effectué par Scott et Tolstoï, qui ont

créé des êtres dans lesquels le destin personnel et le destin socio-historique sont très étroitement liés de telle sorte que certains aspects importants et généraux du destin du peuple s'expriment *directement* dans la vie personnelle de ces personnages. [...]

Ce contact indirect entre les vies individuelles et les événements historiques est la chose la plus décisive de toutes. Car le peuple fait directement l'expérience de l'histoire. L'histoire est son essor et son déclin, la chaîne de ses joies et de ses peines. Si l'auteur de romans historiques réussit à inventer des êtres et des destins dans lesquels les contenus socio-humains importants, les problèmes, les courants, etc., d'une époque apparaissent directement, alors il peut présenter l'histoire « d'en bas », du point de vue de la vie populaire». (Georges Luckács, *Le roman historique*, p. 325)

Victimes dès lors d'une politique qui leur est à la fois étrangère et néfaste, la ville de Québec et ses habitants, de même que les pauvres Irlandais, deviennent dupes d'une énorme combine, résultat des politiques conflictuelles entre l'Angleterre et les États-Unis : d'une part, la volonté de la première de se débarrasser de ses pauvres, en l'occurrence des catholiques, et de peupler le nouveau territoire ; d'autre part, chez la deuxième, le désir d'empêcher que la peste, tant sociale que médicale, n'arrive en terre américaine. Dans cet engrenage, sans qu'il le comprenne tout à fait, le docteur Milroy est un héros involontaire : héros à cause de la nécessité quotidienne de remplir son devoir humain et professionnel, et victime ensuite de sa fidélité à son pays adoptif et de son origine ethnique. Aussi dit-il amèrement à sa femme : « Je suis un Écossais, un bon serviteur de l'Empire. J'aurais du sang latin qu'on ne m'aurait jamais confié ce poste. » (*ÉG*, 40)

L'histoire de *L'été de l'île de Grâce* se déploie alors sur trois plans : celle de l'île à l'été 1847 est d'abord figure, et ensuite fond ; elle fournit l'arrière-plan de la deuxième histoire, celle du docteur Milroy et de Persévérance, alliés dans la lutte contre l'épidémie et dans un amour inavoué qui se réalise uniquement sur le plan d'une complicité spirituelle. Plus subtile, la troisième histoire est celle par laquelle le roman remplit sa fonction de regard sur le présent par le biais du souvenir du passé. S'en dégage toute l'ambiguïté de l'occupation britannique et de la soumission de la population française, situation dont aucun conflit ne ressurgit, sinon une sourde plainte tamisée que l'horreur de l'île de Grâce finit par recouvrir complètement.

### *L'été de l'île de Grâce* dans l'Histoire

Pourtant, il manque un chaînon à cette histoire, celui qui expliquera le rôle de l'Histoire officielle dans ce roman historique, puis dans la création d'une mémoire nationale, une des fonctions du texte national. Ce chaînon prend place entre la véracité historique de l'épidémie et la fiction mythique de Persévérance : on le trouve chez le docteur Milroy, personnage fictif, bien sûr, mais dont la fonction comme administrateur médical de l'île lui aurait valu une place certaine dans les annales de l'Histoire officielle. Une question, apparemment dérisoire, surgit pourtant : le docteur Milroy, aurait-il vraiment existé ? À la première lecture, la question ne se pose guère : vraisemblablement, quelqu'un lui ressemblant, portant ce nom ou un autre, aurait été médecin cet été-là, quittant femme et enfants pour affronter l'horreur de l'île. La nécessité d'un médecin en chef en garantit l'existence historique aussi sûrement que notre propre savoir garantit celle de la ville de Québec, du Parlement, du couvent des Ursulines et de l'épidémie elle-même. Du même coup, il est évident que Persévérance, qui anime le récit, sauve la vie de Milroy et est l'âme de cette

île ingrate, n'aurait pu exister, elle, ni sous son nom ni sous celui d'une autre. Entre la vraisemblance du personnage de Milroy et la fiction du personnage de Persévérance, se creuse un écart énorme. Tandis que Milroy se range du côté de l'île de Grâce, référent véritable et historique dont le hasard d'un nom ne changerait pas les couleurs, Persévérance, par contre, semble participer pleinement de l'invention qui constitue la différence entre l'Histoire et le romanesque. Tout l'enjeu du roman historique se situe entre ce vrai vérifiable et ce vraisemblable improbable.

Paul Veyne affirme que le mérite de l'écriture historique ne « se révèle pleinement que dans une analyse littéraire<sup>20</sup> ». Selon lui, « [l]'histoire est œuvre d'art » :

Puisque l'Histoire n'existe pas, qu'il n'y a que des « histoire de... » et que l'atome événementiel est l'intrigue, la valeur d'un livre d'histoire dépendra d'abord du découpage de cette intrigue, de l'unité d'action qu'elle comporte, de la hardiesse avec laquelle on a su dégager cette unité à travers des découpages plus traditionnels, bref de son originalité<sup>21</sup>.

Soit pour l'Histoire. Mais le contraire, comme nous le savons, n'est pas vrai. On ne peut renverser ce propos et dire que la valeur de la littérature ne se révélerait pleinement que dans sa véracité historique. Tandis que nous, littéraires, sommes trop heureux de constater que les historiens veulent faire coïncider leur champ et le nôtre, voire envahir notre champ par le leur, la littérature ne peut prétendre à un impérialisme semblable : l'irréductibilité du romanesque à l'historique est une différence profonde entre les disciplines. L'Histoire peut très bien se réclamer du romanesque, mais le roman, comme le disait Hubert Aquin, ne peut entrer en compétition avec l'Histoire qu'au risque d'y perdre.

Étant donné cet écart entre le possible historique — le récit événementiel de la Grosse Île et le rôle qu'y joue le D<sup>r</sup> Milroy —, et l'impossible fiction — celle qui se transmet par le biais de Persévérance —, l'hypothèse suivante peut être formulée : les docteurs Milroy, Prévost et Byrnes, le capitaine Clark et même le chimiste Lechaunay seraient en fait des personnages historiques dont les recherches confirmeraient l'existence, c'est-à-dire qu'elles établiraient une coïncidence de noms propres élevant ces personnages fictifs au rang (supérieur?) de la « véracité » historique. Existerait-il quelque part les noms de Sarah Brown et de son amant John O'Brien, devenus époux lors du mariage général organisé par les autorités ecclésiastiques sur l'île, afin de sanctifier les liaisons qui s'étaient déjà établies entre les habitants de l'enclos? Ces personnages bien secondaires, pourtant les seuls parmi les pestiférés à surgir de la masse anonyme en étant dotés de noms propres, correspondraient-ils à de vraies personnes que l'Histoire aurait oubliées mais que le roman ferait

20. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 273.

21. *Ibid.*, p. 272-273.

entrer dans la mémoire nationale? Quelles conséquences tirer de cette présupposée historicité, qu'on en vient à croire bien avant de passer à la quête de preuves? Un indice semble justifier une telle hypothèse en donnant des pistes pour la vérifier: l'auteure n'a-t-elle pas nommé, dans ses remerciements, les noms des docteurs et des historiens et historiennes qui lui ont fourni les détails dont on peut présupposer la véracité?

Or, les recherches effectuées n'ont révélé l'existence ni du bon docteur ni des autres personnages qui auraient pu porter des noms authentiques. L'Histoire fournit peu de traces des personnages qui figurent dans le roman, sinon, de façon inattendue, celui de Persévérance, inscrit dans l'Histoire comme nom d'un bateau arrivant à Québec pendant l'épidémie; ensuite, ceux de Sarah Brown et de John O'Brien y figurent non pas comme jeunes mariés, mais comme deux orphelins recueillis par l'orphelinat catholique en 1847 et 1848<sup>22</sup>. Quant au docteur Milroy, il jouerait en fait le rôle du D<sup>r</sup> George Douglas, écossais également mais qui, contrairement à son homologue fictif, était chargé de l'administration de l'île depuis 1836:

In 1847, it was he who received the emigrants, and he worked tirelessly as administrator throughout the season, despite his falling sick for a time. He was greatly devoted to the care of the sick. The missionaries for the most part wrote in praise of his efforts<sup>23</sup>.

Notre hypothèse quant à la référentialité historique des noms propres n'étant pas fondée, une réflexion sur les présupposés et le fonctionnement

22. Marianna O'Gallagher, *Grosse Ile: Gateway to Canada*, Montréal, Carraig Books, 1984, p. 118, 141. Les recherches consistaient principalement à retrouver les ouvrages dont les auteurs sont cités dans les remerciements au début du roman. Parmi ceux-ci, les textes de Marianna O'Gallagher sont les plus utiles en ce qui concerne l'histoire de l'épidémie de 1847. *Grosse Ile: Gateway to Canada* est vraisemblablement celui que l'auteure a consulté. Un deuxième ouvrage, *Eyewitness: Grosse Isle 1847* (Marianna O'Gallagher et Rose Masson Dompierre, Montréal, Carraig Books, 1995) est encore plus riche en détails historiques, mais il n'a paru que deux ans après la publication du roman. Faute de pouvoir consulter avec certitude les mêmes sources que Madeleine Ouellette-Michalska, j'ai choisi ce dernier, qui présente l'état le plus complet de nos connaissances sur le sujet. On peut y trouver des listes de noms de personnes décédées, de nouveau-nés, de médecins et de prêtres.

Dans *Eyewitness: Grosse Isle 1847*, *Perseverance* est le nom d'un vaisseau arrivé au port du Québec pendant l'épidémie. Selon la même source, tous les autres noms des vaisseaux cités dans le texte sont véridiques, sauf *Penelope*, cité dans le roman mais absent des listes de Marianna O'Gallagher. On peut présumer que Madeleine Ouellette-Michalska en sait plus long et que cette omission inexplicable n'est pas une lacune. Mais là encore, on en est réduit à se poser la question suivante: pourquoi faire ce genre d'hypothèse? Qu'importe si les noms des bateaux sont historiques, inventés, fautifs ou exacts? Et quel est le rapport entre cette quasi-véracité et l'invention des noms des personnages?

23. «En 1847, c'était lui qui recevait les immigrants, et il travaillait sans répit à son poste d'administrateur pendant toute la saison, bien qu'il soit lui-même tombé malade un certain temps. Il était grandement dévoué aux soins des malades. La plupart des écrits des missionnaires s'accordent pour louer ses efforts.» (Marianna O'Gallagher et Rose Masson Dompierre, *op. cit.*, p. 6.; c'est moi qui traduis.)

de cette logique du roman historique s'impose. Selon la théorie conventionnelle, le référent réel dans le contexte de la fiction n'est ni vrai ni faux : il ne participe pas de cette logique de véricité pertinente à d'autres types d'activités discursives. Et en même temps, l'astuce du vraisemblable est de présupposer cette distinction, de donner pour vrai ce qui est fictif, en le mettant dans un contexte de véricité environnante dont, par contagion, il absorbe le ton et les couleurs. Pourtant, le poids de la documentation historique dans *L'été* laisse soupçonner la présence d'une stratégie inverse par laquelle le roman, en faisant de la fiction historique, ferait en fait de l'Histoire, détournement subtil et invasion romanesque du champ de l'Histoire. Cette idée, séduisante, renverse nos présupposés quant à l'insignifiance du nom propre et au parti pris de l'auteure contre l'Histoire officielle.

Or la recherche historique suggérée par les pistes données dans le paratexte révèle un type de vérité qui n'a rien à voir avec les détails historiques de l'été en question, mais qui a tout à voir avec nos présupposés au sujet du roman historique. Lire un roman historique semble impliquer qu'on fasse une distinction entre les deux éléments du terme : il y a forcément du romanesque et forcément de l'historique. Les jeux onomastiques dans *L'été de l'île de Grâce* montrent l'arbitraire de cette distinction, sa fragilité et, tout compte fait, son inutilité. Enseignant une vérité historique d'une tranche ignorée du passé québécois, le roman donne à lire et le Roman et l'Histoire.

### L'Histoire absente

Les recherches entreprises ici n'ont pu retracer avec certitude les chemins suivis par l'auteure. Mais c'est le processus de la réflexion qui importe. Le jeu qui consiste à identifier, dans le roman historique, cette (fausse) dichotomie entre fiction et histoire finit par découvrir, derrière la « fiction », non pas une Histoire semblable à celle des fondateurs, des guerres, et des exploits monumentaux, mais plutôt un silence. L'histoire de la Grosse Île n'est pas, effectivement, facile d'accès. L'été 1847 fait surtout l'objet d'ouvrages spécialisés qui lui sont entièrement consacrés, ou bien de mentions ponctuelles dans l'histoire de l'immigration anglo-canadienne. L'histoire de la Grosse Île est à ce point absente des ouvrages par lesquels le lecteur francophone moyen apprend l'histoire du Québec, qu'il devient difficile de dire qu'elle fait effectivement partie de cette Histoire. *L'été de l'île de Grâce* peut bien se passer de faire la critique de l'Histoire dans la mesure où l'histoire de la Grosse Île n'existe presque pas : elle fait à peine l'objet d'un discours officiel, encore moins celui d'un mythe national<sup>24</sup>. Pourtant, la quête de cette Histoire a permis de découvrir les ouvrages de

24. «Grosse Ile has passed through a period of almost complete oblivion dating back to the early years of the twentieth century». (James Mangan, FSC, cité dans Marianna O'Gallagher, *Grosse Isle: Gateway to Canada*, p. 11)

Marianna O'Gallagher, dont le deuxième surtout, *Eyewitness*, est un modèle non pas de l'Histoire officielle, mais de l'histoire banale, du menu détail, du quotidien oublié. Dans *Eyewitness*, en effet, sont préservés lettres, rapports et témoignages qui font de la lecture une expérience véritablement romanesque.

Texte national, *L'été de l'île de Grâce* propose une histoire, sur fond de réalité événementielle, dont ressort une vérité d'autant plus percutante qu'elle affiche sa fictionnalité. L'ambiguïté référentielle du personnage de Milroy, zone grise de vraisemblance qui est le propre du roman historique, sert de pont entre la réalité historique vérifiable et le mythe de Persévérance, dont on sait d'avance que nulle Histoire n'aurait retenu le nom. La fiction du personnage du médecin est une stratégie romanesque qui libère l'histoire des contraintes de l'Histoire, permettant au docteur, entre autres choses, d'être marié avec une francophone. L'effacement du nom de George Douglas, comme celui de l'Île, est une façon d'afficher le romanesque au cœur de l'historique, de signaler l'écart nécessaire qui sépare le récit historique de notre accès à la réalité qu'il est censé communiquer. L'invention de Persévérance, par contre, est un acte de pure fiction, acte qui fait entrer dans la mémoire nationale non pas la figure d'une femme historique mais, par le biais de son statut mythique, celle de toutes les femmes oubliées derrière une Histoire elle-même oubliée. On a raison d'affirmer que *L'été* fait de l'Histoire, en même temps qu'il fait de cette Histoire un mythe, car la somme d'informations recueillies au sujet des causes et des conditions historiques de l'épidémie représente un travail de recherche historique qui dépasse de beaucoup le simple remaniement d'une Histoire déjà connue. Par le biais de Persévérance, cet épisode peu glorieux et peu remémoré de l'Histoire du Québec acquiert un statut héroïque, voire mythique. Il s'apprête à renaître dans la mémoire nationale d'un peuple chez qui il n'est plus vrai de dire qu'il « lit peu ».

*L'été de l'île de Grâce*, texte national, donne à lire la célébration d'un réel historique des plus horribles transformé en victoire quotidienne par le biais du « détail », « des réalisations infimes » et « des initiatives créatrices qui n'ont souvent rien d'exemplaire » (*TD*, 138). Grâce à cette fiction non pas exemplaire mais tout à fait exceptionnelle, l'été de l'épidémie sort du

---

Le site est doté, depuis 1847, d'un monument érigé par le docteur Douglas à la mémoire des morts. C'est en 1988 que le gouvernement canadien confère à l'île le statut de site historique et y crée un parc national et un centre de documentation. En 1989, la Corporation pour la mise en valeur de la Grosse Île y érige une croix commémorative (Marianna O'Gallagher et Rose Masson Dompierre, *op. cit.*, p. 409). « Cette année, on marque le 150<sup>e</sup> anniversaire de "l'été irlandais" par de nombreux événements commémoratifs dans la région de Québec. Dans le cadre de cet anniversaire, *L'Actualité* y consacre un article, ou la contribution de Marianna O'Gallagher est mise en lumière (Yannick Villedieu, « Un été irlandais », *L'Actualité*, juillet 1997, p. 61-65).

silence historique imposé par la longue suite de morts sans noms et sans visages, et trouve sa place dans l'Histoire. Cette place prend dorénavant des contours humains, en l'occurrence, ceux du corps d'une femme fictive devenue réelle par le biais du mythe.